

—Je suis encore un peu fatiguée. J'ai fait des rêves affreux.

—Tu as eu des cauchemars ?

—Un surtout qui m'a causé une terreur profonde et m'a fait verser bien des larmes ?

—Tu rêvais ?...

—De Robert... répondit Jeanne tristement. Je le voyais priant, suppliant à mes pieds. Tout à coup il tira une arme de sa poitrine... un pistolet, et l'approcha de son front. Je voulais crier, ma gorge resta sèche et sans voix. Je voulais retenir son bras. Vains efforts, une puissance invincible me tenait clouée, immobile. Un coup de feu retentit et je fus couverte de sang. Robert était étendu par terre, sans mouvement. J'en frissonne encore.

—Pauvre Robert ! dit Andrée. Qui sait si ce rêve n'est pas un avertissement.

La cloche qui sonnait pour faire descendre des dortoirs coupa court à la conversation des jeunes filles. Après les exercices du matin, Jeanne se rendit chez la supérieure qui l'avait mandée. Jeanne avait besoin de distraction, d'air ; elle affirma qu'elle se sentait à peine du malaise éprouvé la veille. Aussi la supérieure l'engagea-t-elle vivement à se promener dans le jardin.

C'est à ce moment que Désiré Martin venait de reprendre son poste d'observation à la fenêtre de la maison abandonnée. Ses yeux ardents se fixèrent sur les deux inséparables qui s'avançaient lentement à travers les allées sablées.

—Crois-tu qu'il partira ? demanda Andrée à Jeanne, continuant la conversation commencée dans leur petite chambre.

—Oui, répondit mademoiselle d'Esparre avec tristesse, je le crois. Je l'en ai prié, il obéira !

—Comme il est changé !

—Il souffre autant que moi !

—Plus que toi, peut être.

—Oh ! cela est impossible, Andrée, je voudrais être morte.

Andrée serra Jeanne dans ses bras et toutes deux se tinrent un instant embrassées.

Andrée aimait Jeanne plus qu'elle n'aurait aimé sa sœur si elle en avait eu une. Et les conseils qu'elle lui donnait étaient tous dictés par sa profonde amitié.

—Si j'avais la lettre, se dit Désiré, ce serait le vrai moment pour l'expédier par la grande vitesse.

—Ma chère Jeanne, reprit Andrée, en essuyant ses larmes, il ne faut pas te laisser abattre par la douleur. Tes souffrances ne sont pas finies, puisque tu acceptes le martyre que l'on t'impose, mais soit forte. Robert partira. Un jour ou l'autre, tu peux être libre, alors, ton bonheur aurait été seulement retardé.

—J'ai bien peur que mon bonheur ne soit retardé pour toujours.

—Dieu ne t'abandonnera pas.

—Il m'abandonne, pourtant, en ce moment.

—Pauvre Robert. Hier tu ne lui as pas dit adieu.

—Je l'aurais voulu, mais je me suis évanouie. As-tu pensé à lui demander si c'était lui qui avait repris la lettre dans le jardin ?

—Non, mais puisque personne ne nous en a parlé, cette supposition doit être vraie.

—Oui, tu as raison.

En ce moment, une servante du pensionnat apparut dans le jardin ; elle venait annoncer à Jeanne d'Esparre que madame

Ferté, accompagnée d'une couturière, arrivait au couvent et que la supérieure la faisait prévenir.

—C'est pour prendre la mesure de tes toilettes, fit André : Va.

—Viens avec moi, lui dit Jeanne.

Et toutes deux se dirigèrent vers le parloir.

—Rien de nouveau, se dit Désiré en les suivant du regard. Elles parlaient certainement de la rencontre d'hier avec le beau Robert, plus elles en parleront, mieux cela vaudra, et plus ça facilitera l'exécution du plan.

Il consulta sa montre ; elle marquait neuf heures et un quart.

—Voilà l'heure d'aller attendre Prosper.

Toujours avec des précautions infinies pour traverser le jardin et la ruelle, il se dirigea vers le pont de Créteil, où il avait donné rendez-vous à son frère et à Julie.

On connaît les sites pittoresques des bords de la Marne, surtout près du pont de Créteil, lieu très fréquenté par les amateurs de villégiature dominicale.

De l'autre côté du pont, sur la commune de Créteil, se trouve un restaurant d'aspect piteux. C'est une baraque de trente mètres de long sur cinq mètres de large, moitié en bois, moitié en terre, recouverte de voliges et d'une toile bitumée. C'est un établissement où les pêcheurs ne détestent pas de venir boire un petit vin bleu qui rappelle la verdure du vin de Suresnes. Au bas de la berge, un bateau avec une belle paire d'avirons est retenu à un vieux tronc d'arbre par une amarre en corde.

C'est vers cet établissement, où il n'y avait pas un seul consommateur, que Désiré Martin se rendit. On y arrive par une côte taillée dans le talus de la route et qui débouche sur la berge, libre à tous les promeneurs.

Le patron de l'établissement, un gaillard sec, nerveux, d'une cinquantaine d'années, habitué à voir souvent les promeneurs passer devant sa boutique pour aller faire le tour de l'île sur une pointe de laquelle il se trouve place, ne se dérangea pas du travail auquel il était occupé en ce moment pour lui adresser la parole.

Désiré examina l'endroit désert à cette heure matinale. La pêche étant interdite, il n'y avait pas grande probabilité d'être dérangé.

—Beau bateau, dit-il, en regardant celui qui se trouvait amarré à la berge. Une amarre en corde, on ne doit pas le cadasser, notons ça. Tout à l'heure, je saurai où on place les avirons pendant la nuit.

Désiré s'avança alors vers la berge du côté du pont. Un perré servant de chemin de halage conduisait de l'autre côté, dans l'île coupée par la chaussée. Il longea ce perré, gravant bien les moindres détails dans sa mémoire.

—Une autre descente de ce côté, dit-il, en voyant, en effet, un chemin semblable à celui qu'il venait de suivre et qui de la chaussée allait jusqu'à la berge.

Il retourna vers le restaurant dont le patron rangeait les tables.

—Vous donnez à manger, monsieur ? dit-il portant la main à son chapeau.

—Oui, monsieur, répondit le restaurateur avec un léger accent méridional.

—Pouvez-vous faire à déjeuner pour trois personnes ?

—Parfaitement, si vous n'êtes pas trop pressés. Dans la semaine, nous ne faisons pas de provisions d'avance.